

« SUIVEZ LE GUIDE !... »

Extrait d'un ouvrage non publié de Bernard SUZANNE écrit en 1993 et intitulé « Le philosophe retrouvé, une (autre) lecture des dialogues de Platon » (les notes identifiées par des lettres minuscules ont été ajoutées en 2009 et sont regroupées à la fin du document).

« Pardonne-moi, ô très bon. C'est que je suis de ceux qui aiment à apprendre. Et ce ne sont pas les grands espaces et les arbres qui veulent bien m'instruire, mais les hommes dans la ville. Toi, cependant, me semble avoir trouvé la drogue pour me faire sortir ; en effet, pareil à ceux qui conduisent des créatures affamées en agitant devant elles un rameau ou un quelconque fruit, toi, en me tendant ainsi des discours en feuillets, il paraît bien que tu me feras aller par l'Attique tout entière, voire même ailleurs où tu voudrais. »

Phèdre, 230d-e

Si nous ne pouvons proposer une hypothèse rigoureuse et sûre pour la rédaction et la publication des dialogues, du moins pouvons-nous peut-être maintenant reprendre le portrait de l'auteur, dont nous disions en introduction que nous ne savions pas grand chose de certain, et consolider l'image que nous donne de lui ce premier tour de son œuvre. Cette image nous servira de guide dans une lecture plus approfondie qui pourra, à son tour, en préciser les traits.

S'il est un mot qui caractérise le Platon que nous découvrons à travers les dialogues, c'est celui d'*éducateur*. Éducateur, disons-nous, et non professeur, car ce dernier terme évoque plutôt quelqu'un qui sait, transmettant son savoir à d'autres. Or ce que cherche à transmettre Platon, ce n'est pas un savoir constitué, une science ou à une technique, qui pourrait s'*acquérir*, voire se monnayer, mais bien plutôt une sagesse, ou plus précisément une *aspiration* à la sagesse, un goût pour la sagesse, une philo-sophie, en un mot, selon le sens premier du terme, qui est celui qu'il retient à la suite de Socrate. Et si un savoir peut à la rigueur se transmettre, il n'en va pas de même d'un *goût*, qui peut tout au plus se susciter, se cultiver, mais ne peut naître et se développer dans l'élève qu'avec la participation *active* de celui-ci. Platon se veut un guide et non un maître, un accompagnateur et non un endoctrineur, même s'il a une idée très précise de l'endroit où il souhaite nous faire arriver. Simplement, il ne nous y conduira pas de force, contre notre gré, car il sait que cela ne sert de rien. Il veut tout juste nous donner le goût d'y aller par nous-mêmes, et, si ce goût nous vient, nous faciliter la route à la lumière de sa propre expérience, comme Socrate avait facilité pour lui cette même route.

Cette œuvre de guide, il y a consacré le plus clair de son temps, au moins pendant la seconde partie de sa vie, par son activité au sein de l'Académie qu'il avait fondée. Et c'est cette même œuvre qu'il a voulu continuer autant qu'il se pouvait en composant ses dialogues, pendant de longues heures de son grand âge, au soir de sa vie¹, loin des beuveries et des distractions futiles². Et, tout comme Phèdre a réussi à faire sortir Socrate d'Athènes, la cité avec laquelle il faisait pour ainsi dire corps, ou qui faisait corps pour lui, en lui tendant des discours écrits sur l'amour, et l'a ainsi amené à lui révéler son âme au sein de la nature champêtre, sur les rives ensoleillées de l'Ilissos, dans la chaleur de midi et bercé par le chant des cigales, ces messagères des Muses,

¹ Nous ne chercherons pas à savoir à quelle heure a commencé ce « soir », et si c'était une longue soirée d'hiver ou bien un bref soir d'été !...

² Cf. *Phèdre*, 276b-e.

ainsi Platon nous tend-il ses dialogues en espérant par là nous faire sortir de nous-mêmes à la recherche de notre âme, sous le soleil tout-embrassant du bien qui éclaire directement l'extérieur de la caverne et indirectement son intérieur, avec l'énergie de l'amour qu'il suscite en nous.

Ce que Platon veut avant tout nous faire comprendre, c'est qu'il ne s'agit pas pour nous d'*avoir* plus, mais d'*être* plus, pas d'accumuler des biens périssables, dont font partie les connaissances et les techniques collectionnées à la manière d'Hippias³, mais de faire participer notre âme, c'est à dire nous-mêmes dans ce que nous avons de plus noble, à des idées éternelles, et avant tout à cette idée du bien, selon ce qui convient à notre nature, à cette idée du bien vers laquelle nous sommes guidés par celle du beau qui suscite en nous l'amour, moteur de toute démarche de notre part. C'est pourquoi cette philosophie ne peut se réduire à une discipline « universitaire » parmi d'autre, qu'il s'agisse de logique, de physique, d'éthique, de métaphysique, d'épistémologie, ou que sais-je encore, même si toutes ces sciences sont des outils sur le chemin, mais constitue bien une *règle de vie*, qui englobe tous les aspects de notre être et de son devenir, et en cela Platon reprend à son compte en les transfigurant certaines intuitions du pythagorisme. Et s'il s'agit bien en un certain sens d'une quête de l'être, ce n'est pas au sens où l'entendaient Héraclite et Parménide. Il ne s'agit pas simplement d'une ontologie cherchant on ne sait quel être dans l'abstrait, mais plus proprement d'un *humanisme*, qui s'intéresse en dernière instance à l'être de l'homme⁴ : Platon est un homme qui veut aider les hommes, et ce n'est pas en les noyant dans le flot d'un perpétuel devenir, ou en les figeant dans l'éternité immuable d'un être étouffant, qu'il les aidera à trouver *leur* être, et sa place dans le cosmos.

Mais Platon sait que, quoi qu'il fasse, il ne pourra tout au plus qu'aider les hommes dans cette quête, pas la faire pour eux. Si nous nous souvenons du portrait du philosophe qu'il nous a suggéré,^a il nous y montrait un homme qui contemple, qui juge et qui agit. Or Platon ne peut contempler pour nous ; tout juste peut-il tourner notre regard dans la direction de ce qu'il y a à contempler, vers ces marionnettes dont nous ne voyions tout d'abord que les ombres, puis nous guider vers les hauteurs, hors de la caverne, où nous pourrions contempler les originaux de ces marionnettes et tous les êtres qui vivent sous le soleil du bien. Mais si nous ne voulons pas tourner nos regards, si nous ne voulons pas laisser tomber nos chaînes, si nous ne voulons pas nous lever et nous mettre en marche sur ses traces, lever les yeux et contempler ce qui s'offre à la vue de notre esprit, il ne peut rien pour nous... Platon ne peut non plus juger pour nous ; tout au plus peut-il exercer notre sens critique, nous mettre en situation d'en faire usage. Mais ce n'est pas en jugeant pour nous qu'il nous apprendra à juger. Si nous ne savons nous-mêmes reconnaître le philosophe en Socrate, et le sophiste en Critias, toutes les étiquettes qu'il pourrait coller sur leur front ne nous seraient d'aucun secours... Et bien sûr, Platon ne peut agir pour nous, moins encore maintenant qu'il n'est plus de ce monde que du temps où il fréquentait les jardins de l'Académie... Il ne peut que nous indiquer le travail à faire, nous donner l'exemple, mais si nous restons la tête dans les nuages, si nous nous endormons dans la contemplation et oublions de redescendre dans la caverne, il ne le fera pas pour nous... Ou encore, si nous préférons creuser la terre à la recherche de quelque anneau magique, ou dans l'espoir d'y trouver le secret de nos origines et la recette de notre bonheur, comment pourrait-il nous en empêcher ?...

Ceci étant, si la philosophie n'est pas une « science » parmi les autres, ce n'est pas pour autant que Platon méprise toutes ces autres sciences, la physique, la « métaphysique » ou l'épistémologie, la cosmologie, la médecine ou la géométrie, pour n'en citer que quelques unes, comme le prouve la place qu'elles tiennent dans ses dialogues, et celle qu'elles tenaient très probablement à l'Académie. Simplement, toutes ces disciplines doivent trouver leur juste

³ D'où l'insistance de Socrate sur la « mnémonique » dont se targue celui-ci (Cf. *Hippias majeur*, 285e-286a, *Hippias mineur*, 368d-369a), qui est par excellence la « science » du collectionneur...

⁴ C'est bien le « connais-toi toi-même » Delphique qui est au centre de la démarche de Socrate, et par conséquent de celle de Platon.

place dans une vision globale, dans un « régime » de vie qui sache reconnaître l'essentiel et laisser l'accessoire accessoire : tout comme les citoyens dans la cité de la *République* sont chacun à leur place sans qu'aucun soit rejeté, et tous orientés vers une justice qui les transcende mais doit leur devenir intérieure, de même, toutes les disciplines ont leur place dans un cursus éducatif qui ne se limite pas à quelques années de jeunesse, dans une vie « philosophique » orientée par le bien que l'élève, que l'homme en chemin vers son être, doit s'approprier, pourvu qu'on sache y voir des moyens et non des fins, des étapes et non le but, qu'on les mette à profit au lieu de les collectionner, et qu'on respecte entre elles une progression et un équilibre appropriés à la fin que l'on poursuit et aux capacités de chacun.

C'est qu'en fin de compte, Platon, loin d'être l'idéaliste qu'on s'imagine trop souvent, est bien plutôt, comme nous le disions il y a un instant, un humaniste, et même celui qui a su le mieux concilier tous les contraires, à l'écart de toutes les exclusions : corps et âme, esprit et matière, loi et nature, passion et raison, plaisir et devoir, même (moi) et autre (lui), être et devenir, temps et éternité, humain et divin, bien et maux, toutes ces oppositions, tous ces dualismes et d'autres ne sont identifiés que pour mieux être surmontés dans une vaste synthèse qui laisse loin derrière elle tout ce qu'avaient pu faire ses prédécesseurs, et tout ce que feront ses successeurs...

Ainsi par exemple de l'âme et du corps : si Platon ne rate pas une occasion de nous dire et de nous redire que ce qui constitue l'homme, c'est son âme, il ne perd pas de vue qu'en cette vie terrestre, notre âme est associée à un corps, et que, que cela nous plaise ou non, que nous ne soyons que les marionnettes d'un dieu⁵ ou bien des créatures appelées à un plus noble sort dans la création, que nous soyons destinés à nous réincarner au fil des cycles cosmiques, ou que nous ayons espoir de finir un jour notre pérégrination dans l'île des bienheureux, nous devons accepter ici bas notre corps et vivre en harmonie avec lui. Il est tout aussi stupide de vouloir s'en délivrer avant l'heure⁶ que de lui donner la préséance dans la direction de notre vie. Et même s'il est parfois pour nous un obstacle, il l'est tout autant par excès, que par manque, de soins, et nous devons donc lui assurer les satisfactions indispensables pour qu'il permette à notre âme de se consacrer à de plus nobles tâches.

Ainsi encore de la contemplation et de l'action, de l'esprit et de la matière, des « idées » et des êtres engendrés, et de cette théorie des deux mondes qu'on lui prête bien trop souvent : Platon veut nous faire prendre conscience de ce que la partie la plus noble de notre âme, donc de nous-mêmes, c'est cette parcelle de divinité qui est en elle, notre « raison », création directe du démiurge, qui est capable à entrer en relation avec autre chose que la matière, à entrer en communion avec ces formes d'êtres qui sont justement indescriptibles avec de simples mots, parce qu'en tant qu'immatériels, ils sont en dehors du temps et de l'espace, mais sont pourtant tout aussi « réels » que les êtres matériels, et tout aussi « extérieurs » à nous-mêmes que les autres créatures de ce monde, si tant est qu'« extérieur » veuille encore dire quelque chose pour ce qui justement n'est pas dans l'espace. Il veut nous faire découvrir que c'est notre capacité à être non seulement « produits » par la matière dont est issue notre corps (c'est cela la *phusis*, cette « production », cette croissance, ce jaillissement à partir de l'origine), mais encore attirés, orientés par un idéal qui est au delà de nous, qui doit nous permettre de construire dans le devenir l'être que nous sommes déjà mais qui nous reste à « réaliser », de le rendre réel en un sens plus plein justement par tout ce que nous lui aurons ajouté tout au long de notre vie de participation à ces « idées », dans la quête du bien qui est la plénitude de l'être.

Platon veut nous faire réaliser que si la philosophie est bien en un certain sens une quête de l'être, elle est plus encore une quête du *bien*, une *réalisation* de *notre* être plutôt qu'une recherche de l'être dans l'abstrait, un regard, et une marche, vers l'avenir et non une investigation du « passé ». L'être, sous une forme ou sous une autre, est donné « au départ » à tout ce que nous

⁵ Cf. *Lois*, I, 644d, sq.

⁶ Voir à ce propos les considérations introductives du *Phédon* (*Phédon*, 61c, sq.).

pouvons voir, toucher, sentir, mais aussi comprendre, penser, imaginer, nommer⁷, et pourquoi pas même à des choses que nous ignorons. L'objectif ultime, c'est la quête du bien, qui est mise en relation d'être les uns avec les autres selon les principes de consonance que nous devons découvrir, mais dont nous ne sommes pas les inventeurs ni les créateurs. Qu'importe après tout que l'idée de justice soit un « être » dans un ciel empyrée, dans un autre « monde », ou un concept dans nos têtes ! Quand bien même nous aurions répondu à cette question, ce qui est impossible autrement que par le mythe, puisqu'il s'agit de décrire des choses qui transcendent le monde spatio-temporel dans lequel nous vivons, avec des mots qui gardent tous quelque chose des impressions sensibles qui leur ont donné naissance, nous n'aurions encore rien fait, car, ce qui importe, ce n'est pas de savoir si la justice « existe », mais de savoir le contenu que nous mettons derrière ce mot, qui se traduit par d'autres mots, et donc traduit des relations d'idées, et surtout, le « sens » que nous lui donnons dans notre vie, le sens qu'il donne à notre vie, et l'effet qu'il peut avoir sur elle, et sur celle des autres, sur notre bonheur et sur le leur. Cette idée « existe » du moment que je la pense, du moment que je la nomme, et du moment qu'elle peut « agir » sur moi ; mais elle est immatérielle et donc « nulle part », c'est-à-dire en particulier pas « en moi ». Mais, quand bien même elle ne serait qu'un concept « dans » ma tête, le jugement des faits sur l'usage que j'en aurai fait ou pas dans ma vie, eux, ne dépendent pas de moi ou de la conception que je me fais de la forme d'existence de cette idée.

Et qu'importe après de savoir s'il existe une idée de toutes choses ! Bien sûr que l'on peut se faire une idée de tout. Il y a même des « choses » qui ne sont que des idées, que des phantasmes, et les sophistes devraient en savoir quelque chose !... Bien sûr que l'on peut imaginer un autre monde, dont le nôtre ne serait qu'une image, et qu'il « existe », au moins dans ma tête dès que je le pense ! Mais alors ? Et après ? La question n'est pas de savoir s'il existe, mais s'il existe ailleurs que dans mes phantasmes, si ces idées que je me fais entretiennent des relations de convenance avec tout ce dont je ne suis pas le « créateur », avec ce monde qui m'entoure et dont je ne suis qu'une partie, avec la « nécessité » qui s'impose à moi comme au démiurge. Car ce ne sont pas les choses en elles-mêmes qui sont « vraies » ou « fausses », qui sont bonnes ou mauvaises, ce n'est pas l'être tout court, dans son abstraction réductrice, qui importe, mais les relations que l'on découvre ou pas, que l'on établit ou pas entre ces « êtres », entre ces « choses » dont certaines sont « en moi » et d'autres pas. Si ces deux mondes ne communiquent pas, soit que cet autre monde ne soit qu'un phantasme dans ma tête, soit que, croyant le rendre plus « réel », je l'imagine dans une transcendance trop absolue, le second ne me sert de rien⁸ ; et s'ils communiquent, si ce « monde d'idées » n'est pas un simple phantasme issu de mon imagination, mais bien une partie non matérielle du « tout » qui préexiste à moi comme à mes semblables, c'est la forme de cette communication qui importe et l'impact qu'elle peut avoir sur la partie matérielle du monde que me révèlent mes sensations. Mais s'ils communiquent, pourquoi encore parler de deux mondes ? Pourquoi tracer artificiellement une frontière à ce point précis plutôt qu'ailleurs ? Et pourquoi tracer une frontière tout court ?... Il n'y a qu'un monde, que nous ne pouvons limiter à sa dimension matérielle, et, dans ce monde, un long cheminement vers le bien qui y donnera sa place à notre être...

Et non seulement il n'y a pas deux mondes, mais en plus, Platon nous prévient que cette capacité à nous dépasser, cette quête du bien de l'homme qui est notre être « par-fait », ne doit pas se transformer en une tentation de fuir le monde « sensible » et nos semblables. L'homme est certes un animal doué de raison, mais il est aussi un animal qui ne peut vivre seul, qui a besoin de ses frères pour vivre. Et c'est justement sa raison qui, en lui donnant le moyen de surmonter cette nécessité de sa nature, en fait par là même un animal *politique*, ennobli par la

⁷ Tel est bien le sens de la définition « provisoire » de l'être de *Sophiste*, 247d-e, qui n'est pas remise en cause dans la suite.

⁸ Comme le montre très bien Parménide au jeune Socrate : cf. *Parménide*, 133a, sq.

contribution qu'il peut ainsi apporter à son propre achèvement et à celui de ses semblables, et par là à l'ordre du monde, en prenant modèle sur son créateur. Sa raison doit le faire aspirer au bien, mais à un bien qui est à la fois intérieur et extérieur, à la fois individuel et social, mais qui, en cela, n'est encore que le bien de sa nature convenablement comprise. Et c'est pourquoi la politique est la dimension la plus importante de sa vie en ce monde de devenir, étant la science de l'agir propre de l'homme, et la justice la vertu fédératrice, l'*aretè* propre de l'homme, cette justice de la *République* qui, puisqu'il s'agit d'être et non d'avoir, qualifie une disposition de l'individu avant que de qualifier ses actes, qui est justice en soi avant que d'être justice vis à vis des autres, qui est accord avec soi-même comme fondement de l'accord avec les autres.

Tout le programme éducatif de Platon vise donc à former de ces philosophes qui seront du même coup des « politiques » engagés dans la vie de leur cité, mais qui seront surtout simplement par là les plus véritablement *hommes*. Et toutes les réflexions en chemin, toutes les sciences pratiquées et maîtrisées au passage, toute cette *theôtia* sous la conduite du maître, ne sont que des étapes vers l'étape ultime, vers cette longue méditation des *Lois* qui donne son sens à la contemplation du *Timée*, c'est à dire à la science du savant, et qui doit déboucher sur la construction, ou le perfectionnement, de la cité, sur le retour dans la caverne, dans « l'ancre de Zeus »⁹, cette garderie où le dieu nous a mis¹⁰ pour que nous y vivions ensemble le plus heureux possibles, conscients que notre bonheur ici-bas dépend en grande partie de nous, pour autant que chacun veuille bien rester à sa place, et mettre ses dons spécifiques au service de la communauté, et que ce n'est qu'ainsi que nous permettrons à notre âme d'atteindre le bonheur éternel pour lequel elle est faite.

Platon ne renie donc pas les sciences, au sens où nous comprenons ce terme aujourd'hui ; simplement, il les relativise. Les sciences ne sont pas là pour nous faire croire que nous sommes des dieux parce que nous avons compris la création, mais pour nous faire réaliser que, s'il y avait quelque chose à comprendre, c'est parce que cette création est bien l'œuvre d'un dieu. Elles ne sont pas là pour nous laisser supposer que tout s'explique par la matière, et la matière seule, mais pour nous faire découvrir que, s'il est possible d'expliquer la matière, c'est qu'il n'y a pas que de la matière. La science alimente notre contemplation du monde, pour autant que nous gardions présent à l'esprit que le discours qu'elle nous propose, comme celui de *Timée*, reste de l'ordre du *mythe*, c'est à dire du discours simplement vraisemblable, ce qui n'empêche pas ce mythe de nous permettre d'agir. Car pour Platon, la science est ordonnée à l'action, et si la science royale qu'il cherche dans le *Politique* n'est pas mise du côté des sciences pratiques, c'est que les sciences pratiques dont il est alors question sont limitées aux *cheirurgiai*, aux « chirurgies », c'est à dire aux « sciences » proprement « manuelles », et opposées non aux sciences théoriques, mais aux sciences « gnostiques », c'est à dire à celles qui sont fondées sur un savoir et non sur une simple pratique, et sont d'ailleurs immédiatement divisées en sciences simplement « critiques », comme celle du mathématicien, et en sciences « épitactiques », c'est à dire ordonnées à la supervision de l'action, comme celle de l'architecte, ou, justement, du politique¹¹. Mais là encore, ce classement n'est pas exclusion, mais organisation, et ces sciences « manuelles », que nous qualifierions plus volontiers aujourd'hui de techniques, ne sont pas rejetées parce que moins nobles que l'art royal : elle sont simplement situées en tant qu'auxiliaires. Car Platon fait aussi leur place aux techniques qui nous permettent d'œuvrer efficacement dans notre monde, et non au hasard d'une inspiration venue on ne sait d'où, au gré d'une opinion qui n'est pas toujours droite, ou d'une routine plus ou moins « magique », à preuve le nombre de fois où il prend l'exemple de telles techniques, qu'il s'agisse de la médecine,

⁹ *Lois*, I, 625b.

¹⁰ Cf. *Phédon*, 62b.

¹¹ Cf. *Politique*, 258e-260c.

de l'art du pilote, de celui du charpentier, ou d'autres encore, pour nous montrer la supériorité de l'action qui s'appuie sur un savoir par rapport à celle qui n'est qu'empirisme.

Mais, science ou technique, tout cela ne nous sert de rien si nous ne savons pourquoi agir, si nous ne savons quelle fin nous devons rechercher, quel bien est vraiment le nôtre. Et cela, les sciences elles-mêmes ne pourront jamais nous le dire, celles du moins dont il est question ici, car c'est la même science ou la même technique qui permet en un domaine donné de faire indifféremment le bien ou le mal à coup sûr, à moins que n'existe cette « science des sciences » que cherchait Critias dans le *Charmide*, et qu'il n'a manifestement pas trouvée...

Ainsi, Platon cherche à former des hommes de réflexion qui seront aussi des hommes de réalisation, des hommes de discours qui seront aussi des hommes d'action¹². Car ce n'est pas avec de simples mots que nous construirons cet être qui est le nôtre. Les mots peuvent nous aider, doivent nous aider, ils sont un moyen de communiquer, d'éduquer, de guider, mais les mots ne sont pas la réponse, les discours, aussi beaux soient-ils, ne sont pas la finalité de tout le parcours des dialogues. La réponse, c'est notre vie, ce sont nos actes. La réponse de Socrate, ce n'est pas l'*Apologie*, c'est sa vie et sa mort, c'est le *Phédon*, non comme discours, mais comme achèvement d'une vie en cohérence avec le discours qui la sous-tend. Et c'est pour cela qu'il est au centre des dialogues. C'est pourquoi Platon estime inutile de consigner les réponses dans des mots, surtout écrits : le discours du *Phédon* n'est pas une preuve, mais un acte de jugement, un acte de foi traduit dans les actes, un ultime acte d'amour du maître envers ses disciples, mais qui reste pour nous encore une question, une occasion d'exercer notre propre jugement et d'en tirer les conséquences dans nos vies à nous et dans les actes qui les composent... C'est pourquoi aussi Platon estime inutile de chercher une précision illusoire du langage. La communication se fait par images, par associations d'idées, par résonances entre concepts. Il faut chercher la rigueur de la pensée, et la rectitude du jugement, l'adéquation des discours aux choses qu'ils disent, qui ne peut être qu'approximative, comme est approximative la ressemblance d'une copie à son modèle, pas la technicité des mots,¹³ qui risque de nous conduire à prendre les mots pour les choses mêmes. Dans ces conditions, pourquoi se donner la peine d'écrire les réponses avec des mots qui risquent de trahir leur auteur, qui ne sera plus là pour les défendre ? Tout au plus peut-on fournir un plan de marche, baliser un itinéraire difficile, en utilisant tous les moyens qui permettront de rendre aussi vivant que possible le langage écrit qui est mort par nature. Et c'est ce que sont les dialogues. Et leur vie, c'est aussi leur fluidité les uns par rapport aux autres, leur capacité à s'organiser différemment malgré une structure rigoureuse dans la composition, à se questionner mutuellement et surtout à questionner ainsi le lecteur¹⁴. Et c'est pourquoi il n'était pas indispensable de fournir la clé avec l'outil. Même cette réponse-là risquait d'être de trop... Le philosophe est aussi celui qui juge par lui-même... Les réponses écrites sont inutiles à celui qui n'est pas apte à les comprendre, et celui qui en a la capacité saura les découvrir en lui par le jeu des questions bien posées. Peut-être est-ce là un élitisme, mais d'un autre côté, n'est-ce pas l'illusion démocratique par excellence que de s'imaginer contre toute évidence que tous sont égaux¹⁵...

Et parce que les dialogues posent les questions, des questions de toujours, au lieu de donner les réponses, ils nous interrogent encore aujourd'hui. Particulièrement aujourd'hui, dirais-je,

¹² Combien de fois avons-nous retrouvé au fil des dialogues cette opposition entre *logos* et *ergon*!...

¹³ Que l'on pense aux multiples références ironiques de Socrate aux prouesses d'un Prodicos en ce domaine.

¹⁴ Ainsi par exemple des dialogues aporétiques du début, qui sont là pour susciter le questionnement du lecteur lors d'un premier parcours, mais appellent aussi un retour vers eux à la lumière des dialogues ultérieurs, pour chercher plus à loisir ce qui faisait échouer la discussion lue tout d'abord au premier degré, et la part de vérité qui sous-tendait toutes ces réponses partielles critiquées au fur et à mesure par Socrate.

¹⁵ Platon ne confond pas l'égalité arithmétique, qui n'est égalité que de nom et par rapport à une mesure toute matérielle et extrinsèque, et l'égalité géométrique, qui donne à chacun selon ses (vrais) besoins et selon ses compétences : voir à ce sujet *Lois*, VI, 757a-d, et l'allusion cursive à l'égalité géométrique en *Gorgias*, 508a.

dans la mesure où, en plus d'être les questions de toujours, les questions de l'homme, ces questions nous sont posées par Platon à partir d'un contexte, celui de la fin du Vème siècle et du IVème siècle athénien, qui ressemble par plus d'un trait, toutes proportions gardées, au notre. Culte de la science et de la démocratie, matérialisme, idéalisme, relativisme, pragmatisme, individualisme, cynisme, tous ces mots sont nos maux, comme ils étaient sous d'autres mots les maux du temps de Platon. Une science plus vaste et plus efficace nous donne l'impression d'en savoir plus, mais ce faisant, nous confondons science et technique, et oublions que la science ne nous dira jamais ce qui est bien ou mal. Ce n'est pas parce qu'on *peut* faire quelque chose qu'on *doit* le faire, qu'il est *bon* de le faire, et plus nous pouvons de choses, plus se posent de questions sur ce qu'il faut faire, et plus il est urgent de se demander quel bien nous cherchons et dans quelle mesure nous avançons vers lui ou nous en éloignons. Et qu'on ne vienne pas nous dire, au nom du risque totalitaire ou fasciste, que personne n'est en droit d'imposer quoi que ce soit aux autres, car il y aura toujours des Calliclès ou des Thrasymaque, des Gygès ou des Critias, pour imposer à d'autres leurs volontés, que ceux-ci s'en rendent compte ou pas. Qui n'ose rien n'a rien, et le jeu du soi-disant libéralisme fait le jeu des plus forts, ou des plus riches, ou des plus « savants » mais rarement des meilleurs, ce qui n'empêche pas les faits de rester têtus malgré tout. Le chemin de philosophie que nous trace Platon passe par l'optimisme, mais aussi par la lucidité, par l'espoir mêlé de prudence, par le savoir mitigé d'humilité, par la réflexion prenant le risque de l'action. Que l'on relise les pages de la *Lettre VII* où Platon nous explique pourquoi il a pris le risque d'un troisième voyage en Sicile... Platon savait mieux que quiconque la distance qu'il y a entre la royauté qu'il prônait et la tyrannie qu'il avait déjà touchée du doigt, et le risque qu'il y avait que l'une dégénérât en l'autre, mais il voulait quand même encore et encore espérer que ce n'était pas irrémédiable et que le risque valait d'être couru...

Notes complémentaires de 2009

^a Voir le texte intitulé *Le Philosophe*, qui servait de conclusion au chapitre 4.